

Ma treille est toujours lourde et belle,
 Et mon chalet, Dieu le bénit,
 Car, chaque printemps, l'hirondelle
 Vient, pour sa famille nouvelle,
 A mon toit suspendre son nid.

O qu'il m'est doux, antiques chênes,
 Sous votre ombre de m'égarer !
 Zéphirs aux suaves haleines,
 Fraîcheur des bois et des fontaines
 Qu'il m'est doux de vous respirer !

Je renais et mon cœur s'épure :
 Enfin, j'ai trouvé d'heureux jours.
 Que ne puis-je, aimable nature,
 Champs dorés, bois touffus, verdure
 Ainsi vous contempler toujours !

O Revonnas ! mon beau village,
 Exil que j'ai tant envié,
 Je viendrai, sauvé du naufrage,
 Vieillir sous ton ciel sans orage,
 Y mourir du ciel oublié.

La pièce tout entière est faite de main de maître, mais surtout rien n'est suave comme cette délicieuse strophe :

A ma porte est un banc de mousse
 Où tout voyageur peut s'asseoir,

Il y a là une charmante image de l'hospitalité.

Où le mendiant qu'on repousse
 Trouve une parole plus douce
 Et partage mon pain du soir.

Ces trois derniers vers, cette dernière pensée sont tout ce qu'on peut voir de plus fin, de plus calme, de mieux senti ; c'est la révélation d'un poète qui n'a plus qu'à vouloir pour se faire une place brillante et enviée.

Les cordes douces et charmantes de mélodie ne sont pas les seules de l'instrument de M. Barbier. Il a aussi des cordes puissantes dont il sait tirer des sons vibrants et guerriers. *Le Vaincu de Corinthe* a une énergie qui contraste avec les stances que nous venons de citer. Cette pièce a réellement une mâle beauté.

Le monde était en feu ; Rome, jeune et puissante,
 Portait dans l'univers sa valeur triomphante ;
 Son bras avait brisé le trône de vingt rois,
 Et vingt peuples tremblaient sous son joug et ses lois.
 De combat en combat, de victoire en victoire,
 Traçant avec l'épée une immortelle histoire,
 De tout peuple vaincu cette fière cité